

– Tu es la première femme que j'embrasse, me dit le marquis, et en vérité c'est de toute mon âme... tu es délicieuse, mon enfant ; un rayon de philosophie a donc pénétré ton esprit ; était-il possible que cette tête charmante restât si longtemps dans les ténèbres ?

Et en même temps nous convînmes de nos faits : pour que le marquis donnât mieux dans le panneau, j'avais toujours conservé un certain air de répugnance, chaque fois qu'il développait mieux son projet ou qu'il m'en expliquait les moyens, et ce fut cette feinte si permise dans ma malheureuse position, qui réussit à le tromper mieux que tout. Nous convînmes que dans deux ou trois jours plus ou moins, suivant la facilité que j'y trouverais, je jetterais adroitement un petit paquet de poison que me remit le marquis dans une tasse de chocolat que la comtesse avait coutume de prendre tous les matins ; le marquis me garantit toutes les suites et me promet deux mille écus de rentes à manger ou près de lui, ou dans tel lieu que bon me semblerait le reste de mes

jours ; il me signa cette promesse sans caractériser ce qui devait me faire jouir de cette faveur, et nous nous séparâmes.

Il arriva sur ces entrefaites quelque chose de trop singulier, de trop capable de vous faire voir le caractère de l'homme atroce à qui j'avais affaire, pour que je n'en interrompe pas le récit que vous attendez sans doute de la fin de cette cruelle aventure où je m'étais engagée. Le surlendemain de notre entrevue, le marquis reçut la nouvelle qu'un oncle sur la succession duquel il ne comptait nullement venait de lui laisser quatre-vingt mille livres de rentes en mourant.

« Oh ciel, me dis-je en l'apprenant, est-ce donc ainsi que la justice céleste punit le complot des forfaits ? j'ai pensé perdre la vie pour en avoir refusé un bien inférieur à celui-ci, et voilà cet homme au pinacle pour en avoir conçu un épouvantable. »

Mais me repentant aussitôt de ce blasphème envers la providence, je me jetai à genoux, j'en demandai

pardon à Dieu et me flattai que cette succession inattendue allait au moins faire changer les projets du marquis... Quelle était mon erreur, grand Dieu !

– Ô ma chère Sophie, me dit M. de Bressac en accourant dès le même soir dans ma chambre, comme les prospérités pleuvent sur moi. Je te l'ai dit vingt fois, il n'est rien de tel que de concevoir un crime pour faire arriver le bonheur, il semble que ce ne soit qu'aux malfaiteurs que sa route s'entr'ouvre aisément. Quatre-vingts et soixante, mon enfant, voilà cent quarante mille livres de rentes qui vont servir à mes plaisirs.

– Eh quoi, monsieur, répondis-je avec une surprise modérée par les circonstances auxquelles j'étais enchaînée, cette fortune inattendue ne vous décide pas à attendre patiemment cette mort que vous voulez hâter ?

– Attends, je n'attendrais pas deux minutes, Sophie : Songes-tu que j'ai vingt-huit ans et qu'il est bien dur d'attendre à mon âge. Que ceci ne change

rien à nos projets, je t'en supplie, et que nous ayons la consolation de terminer tout ceci, avant l'époque de notre retour à Paris... Tâche que ce soit demain, après-demain au plus tard, il me tarde déjà de te compter un quartier de ta pension et de te mettre en possession du total.

Je fis de mon mieux pour déguiser l'effroi que m'inspirait cet acharnement dans le crime, je repris, mon rôle de la veille, mais tous mes sentiments achevèrent de s'éteindre, je ne crus plus devoir que de l'horreur à un scélérat tellement endurci.

Rien de plus embarrassant que ma position ; si je n'exécutais pas, le marquis s'apercevrait bientôt que je le jouais ; si j'avertissais Mme de Bressac, quelque parti que lui fit prendre la révélation de ce crime, le jeune homme se voyait toujours trompé et se décidait peut-être bientôt à des moyens plus surs qui faisaient également périr la mère et qui m'exposaient à toute la vengeance du fils. Il me restait la voie de la justice, mais pour rien au monde je n'eusse consenti à la

prendre ; je me déterminai donc, quelque chose qui pût en arriver, à prévenir la comtesse ; de tous les partis possibles, celui-là me parut le meilleur et je m'y livrai.

– Madame, lui dis-je, le lendemain de ma dernière entrevue avec le marquis, j'ai quelque chose de la plus grande conséquence à vous révéler, mais à quelque point que cela vous touche, je suis décidée au silence, si vous ne me donnez avant votre parole d'honneur de ne témoigner à M. votre fils aucun ressentiment de ce qu'il a l'audace de projeter ; vous agirez, madame, vous prendrez le meilleur parti, mais vous ne direz mot, daignez me le promettre ou je me tais.

Mme de Bressac, qui crut qu'il ne s'agissait que de quelques extravagances ordinaires à son fils, s'engagea par le serment que j'exigeais, et alors je lui révélai tout. Cette malheureuse mère fondit en larmes en apprenant cette infamie.

– Le scélérat, s'écria-t-elle, qu'ai-je jamais fait que

pour son bien ? Si j'ai voulu prévenir ses vices ou l'en corriger, quels autres motifs que son bonheur et sa tranquillité pouvaient me contraindre à cette rigueur ? À qui doit-il cette succession qui vient de lui échoir, si ce n'est à mes soins ? si je le lui cachais, c'était par délicatesse. Le monstre ! ô Sophie, prouve-moi bien la noirceur de son projet, mets-moi dans la situation de n'en pouvoir plus douter, j'ai besoin de tout ce qui peut achever d'éteindre dans mon cœur les sentiments de la nature...

Et alors je fis voir à la comtesse le paquet de poison dont j'étais chargée ; nous en fîmes avaler une légère dose à un chien que nous enfermâmes avec soin et qui mourut au bout de deux heures dans des convulsions épouvantables. La comtesse ne pouvant plus douter se décida sur-le-champ au parti qu'elle devait prendre, elle m'ordonna de lui donner le reste du poison et écrivit aussitôt par un courrier au duc de Sonzeval son parent, de se rendre chez le ministre en secret, d'y développer la noirceur dont elle était à la

veille d'être victime, de se munir d'une lettre de cachet pour son fils, d'accourir à sa terre avec cette lettre et un exempt, et de la délivrer au plus tôt possible du monstre qui conspirait contre ses jours... Mais il était écrit dans le ciel que cet abominable crime s'exécuterait et la vertu humiliée céderait aux efforts de la scélératesse.

Le malheureux chien sur lequel nous avons fait notre épreuve découvrit tout au marquis. Il l'entendit hurler ; sachant qu'il était aimé de sa mère, il demanda avec empressement ce qu'avait ce chien et où il était. Ceux à qui il s'adressa, ignorant tout, ne lui répondirent pas. De ce moment sans doute il forma des soupçons ; il ne dit mot, mais je le vis inquiet, agité, et aux aguets tout le long du jour. J'en fis part à la comtesse, mais il n'y avait pas à balancer, tout ce qu'on pouvait faire était de presser le courrier et de cacher l'objet de sa mission. La comtesse dit à son fils qu'elle envoyait en grande hâte à Paris, prier le duc de Sonzeval de se mettre sur-le-champ à la tête

de la succession de l'oncle dont on venait d'hériter, parce que si quelqu'un ne paraissait pas dans la minute, il y avait des procès à craindre ; elle ajouta qu'elle engageait le duc à venir lui rendre compte de tout afin qu'elle se décidât elle-même à partir avec son fils si l'affaire l'exigeait.

Le marquis, trop bon physionomiste pour ne pas voir de l'embarras sur le visage de sa mère, pour observer un peu de confusion dans le mien, se paya de tout et n'en fut que plus sûrement sur ses gardes. Sous le prétexte d'une partie de promenade avec ses mignons, il s'éloigne du château, il attend le courrier dans un lieu où il devait inévitablement passer. Cet homme, bien plus à lui qu'à sa mère, ne fait aucune difficulté de lui remettre ses dépêches, et le marquis convaincu de ce qu'il appelait sans doute ma trahison, donne cent louis au courrier avec ordre de ne jamais reparaître dans la maison, et y revient la rage dans le cœur, mais en se contenant néanmoins de son mieux, il me rencontre, il me cajole à son ordinaire, me



demande si ce sera pour demain, me fait observer qu'il est essentiel que cela soit avant que le duc n'arrive, et se couche tranquille et sans rien témoigner.

Si ce malheureux crime se consumma, comme le marquis me l'apprit bientôt, ce ne put être que de la façon que je vais dire... Madame prit son chocolat le lendemain suivant son usage, et comme il n'avait passé que par mes mains, je suis bien sûre qu'il était sans mélange ; mais le marquis entra vers les dix heures du matin dans la cuisine, et n'y trouvant pour lors que le chef, il lui ordonna d'aller sur-le-champ lui chercher des pêches au jardin. Le cuisinier se défendit sur l'impossibilité de quitter ses mets, le marquis insista sur la fantaisie pressante de manger des pêches et dit qu'il veillerait aux fourneaux. Le chef sort, le marquis examine tous les plats du dîner, et jette vraisemblablement dans des cardes que Madame aimait avec passion la fatale drogue qui devait trancher le fil de ses jours. On dîne, la

comtesse mange sans doute de ce plat funeste et le crime s'achève. Je ne vous donne tout ceci que pour des soupçons ; M. de Bressac m'assura dans la malheureuse suite de cette aventure que son coup était exécuté, et mes combinaisons ne m'ont offert que ce moyen par lequel il lui ait été possible d'y parvenir. Mais laissons ces conjectures horribles et venons à la manière cruelle dont je fus punie de n'avoir pas voulu participer à cette horreur et de l'avoir révélée... Dès qu'on est hors de table, le marquis m'aborde :

– Écoute, Sophie, me dit-il avec le flegme apparent de la tranquillité, j'ai trouvé un moyen plus sûr que celui que je t'avais proposé pour venir à bout de mes projets, mais cela demande du détail ; je n'ose aller si souvent dans ta chambre, je crains les yeux de tout le monde ; trouve-toi à cinq heures précises au coin du parc, je t'y prendrai, et nous irons faire ensemble une grande promenade pendant laquelle je t'expliquerai tout.